

Propos divers sur l'enfant et la paresse

Autor(en): **Repond, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **66 (1937)**

Heft 9

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040945>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

hebdomadaire de 12 centimes pour la caisse-maladie et d'au moins 8 centimes pour le carnet d'épargne de chaque enfant.

Très dur envers lui-même, M. Kaiser était bon pour les autres, généreux dans le matériel selon les possibilités restreintes d'un petit bénéficiaire, généreux dans le spirituel par ses conseils, ses encouragements, ses sacrifices. Il avait dans ses conversations une telle franchise et une telle bienveillance qu'on ne pouvait jamais dissimuler avec lui. Comme saint François, il aimait la gaieté ; par un entraînement régulier, il devint excellent pianiste et il accompagnait volontiers les acteurs de la Cécilienne paroissiale dans les opérettes d'Offenbach. Il présidait également, et avec quelle maîtrise, les réunions des Céciliennes du décanat de St-Maire. Il souriait à la saine plaisanterie ; il soulignait volontiers que des deux animaux à qui la Bible accorde miraculeusement le don de la parole, l'un n'était autre que la monture de Balaam et que ce même solipède, au nom aimablement connu, fut le coursier royal du Maître, après avoir été un des rares hôtes de la Grotte, « un chanoine de Bethléem... », comme il disait.

La bonté de M. Kaiser devenait exigence et sévérité, même à l'égard de ses égaux, dès qu'il s'agissait de devoir et de ponctualité. L'ordre des êtres est une œuvre de Dieu et un reflet de sa sagesse : l'homme ne doit pas troubler cet ordre providentiel et l'heure qui avance, et la cloche qui sonne sont un avertissement, un ordre de Dieu.

En septembre 1932, les instituteurs du canton de Fribourg ont eu le privilège d'entendre les leçons de son expérience dans une retraite fermée, au Foyer Saint-Justin ; en janvier 1934, les normaliens, à leur tour, goûtaient sa parole pratique et profonde et trouvaient dans son cœur ardent un véritable ami.

L'épanouissement des hautes écoles du canton le réjouissait, il en attendait un profit pour l'école populaire. L'Université doit nous donner des chefs politiques, des professeurs et des médecins aux principes droits et à la vie chrétienne, des modèles pour le pays. L'École normale, avec le Grand Séminaire, prépare les ouvriers du bon esprit public, les éducateurs immédiats de la jeunesse. La formation des chefs est indispensable, l'éducation des masses est essentielle ; on ne peut négliger financièrement ou moralement ni l'une ni l'autre.

Et M. Kaiser nous encourageait. Jusque dans sa dernière maladie, il lisait fidèlement le *Bulletin pédagogique*, discutant à l'occasion avec son rédacteur sur la méthode des tests, sur le travail par équipe, s'informant avec bonté des jeunes sans poste et de l'avenir de l'École normale.

M. Kaiser fut vraiment un ami de l'école et du corps enseignant, son exemple ne sera point oublié et notre reconnaissance se traduira par la prière.

DENIS FRAGNIÈRE.

Propos divers sur l'enfant et la paresse *

La Bruyère est sans indulgence pour les défauts des enfants. Il est vrai que lui-même n'eut pas d'enfants, qu'il ne connut que ceux des autres, et que son élève, le Duc de Bourbon, ne dut en rien

* Dr Gilbert Robin : *L'enfant sans défaut*. (Flammarion.)

La paresse de l'enfant est-elle un défaut ou une maladie ? (Flammarion.)

E. et M. Godéchoux : *Comment lutter contre la paresse de l'enfant intelligent ?* (Editions J. Vautrain.)

corriger l'opinion de son maître sur les enfants. Ce sont là des excuses valables. L'auteur des *Caractères* n'est cependant point un ennemi de l'enfance. S'il dit que « les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides (craintifs), intempérants, menteurs, dissimulés », il leur concède, d'autre part, des qualités « d'imagination et de mémoire, que les vieillards n'ont plus » ; il note leur sens de la justice et rend hommage à leur esprit d'observation. Il fait aussi remarquer que « la paresse, l'indolence (lisez facilité à se blaser, dégoût), vices si naturels aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée ». La Bruyère écrivait dans les années 1680-90, mais ses observations ne sont point hors de saison en 1937.

Le Dr Gilbert Robin, ancien chef de clinique à la Faculté de Paris, déclare en 1932 : « L'enfant n'est jamais paresseux. » La paresse, dit-il, est un mot qui cache la cause de l'inaction de l'enfant en face d'un travail scolaire. M. Robin proteste contre l'épithète paresseux, car « il paraît bien injuste d'accabler sous ce noir vocable des enfants mal portants qui attendent des soins et ne méritent pas de reproches ». Il ajoute même plus loin : « Il n'y a pas d'enfants paresseux. Il n'est de paresseux que les parents, les pédagogues et les médecins qui ne recherchent pas les causes des infériorités qu'ils déplorent. »

Qui a raison de La Bruyère ou de Robin ? Je réponds que ces deux Messieurs ont raison. L'enfant est paresseux, mais sa paresse découle de certaines causes qu'il appartient aux médecins, aux psychologues, aux pédagogues de déceler, afin de corriger l'enfant de sa lenteur au travail, de sa rêverie pendant les leçons, de son indolence, de ses absences de mémoire, de ses séjours dans la lune, de ses oublis répétés, de ses retards dans l'assimilation des leçons, et autres déficiences intellectuelles et scolaires que pour la commodité nous avons coutume de ranger sous le nom de « paresse ».

De nombreux enfants se montrent actifs, ardents, adroits, enjoués dans la vie extra-scolaire ; on leur reconnaît une intelligence normale, quelquefois même supérieure, et cependant ce sont de mauvais écoliers. C'est une constatation que chaque maître a dû faire à maintes reprises. M. Robin, qui a étudié en médecin les causes de la paresse, a conclu que ce que nous appelons communément paresse n'était qu'une conséquence de certaines déficiences physiques, physiologiques, psychiques, ou la suite naturelle d'erreurs d'éducation ou de fautes pédagogiques. Écoutons le Dr Robin énumérant les fautes d'éducation dont la paresse est le fruit : « Mal élevé, si l'enfant est livré à lui-même, sans direction, sans emploi du temps, sans discipline ; s'il obtient tout sans travail, s'il est assuré d'une absence de sanctions ; s'il est flatté sans réserve, choyé sans discernement ;

s'il vit dans une famille sans chef ou sous un chef capricieux, s'il est l'objet tantôt d'une tolérance très grande, tantôt d'une autorité despotique, suivant l'humeur de ses parents, les décharges de leur faiblesse ou de leur violence ; s'il peut tyranniser son entourage, exploiter les désaccords entre le père et la mère ; s'il n'a jamais entendu parler ni d'efforts, ni de conquêtes ; s'il respire dans une famille lâche, veule, avachie ; s'il vit sans foi, sans symbole, sans idéal. »

Avec MM. E. et M. Godéchoux, ajoutons à ce tableau d'une mauvaise éducation les erreurs de psychologie commises tantôt par le maître, tantôt par les parents, comme le fait d'assimiler la mentalité de l'enfant à celle de l'adulte, de considérer comme un petit homme celui qui n'est encore qu'un petit d'homme, de sous-estimer ou de surestimer sa valeur intellectuelle, de demander au jeune bambin un effort qu'il ne peut pas fournir, d'accumuler des connaissances sans que les premières soutiennent les suivantes. Mettez en cause également les déficiences physiologiques et autres anomalies dans la constitution de l'enfant ; qui s'étonnera alors que maints enfants se désespèrent de ne plus comprendre et se réfugient dans « cette attitude intellectuelle » qui a nom paresse ?

Sans doute, vous tous qui lirez ces lignes, savez déjà, et très bien, toutes ces choses. Mais, à les grouper autour de ce « centre d'intérêt » si connu de vous, « la paresse », ces notions élémentaires de psychologie et de pédagogie prennent un sens plus concret et vous permettront de mieux combattre les cas de paresse, non moins concrets, que vous déplorez chaque jour. Nous ne parlons ici que des enfants normaux.

Je voudrais vous présenter quelques notes et réflexions suggérées par la lecture des ouvrages que je citais plus haut.

Manifestations de la paresse scolaire.

« Il n'y a pas de paresse, il y a des paresseux. » Chez un enfant, la paresse sera totale et continue, chez un autre intermittente, chez un troisième limitée à certaines branches du programme. Les paresseux pourraient être groupés sous deux enseignes : les *asthéniques* et les *instables*. Chacun de ces groupes admettrait aisément autant de subdivisions que d'élèves.

a) *Les asthéniques*. — « L'asthénie est un ralentissement des fonctions intellectuelles et physiques, une sorte de torpeur qui rend l'individu incapable de réagir aux influences extérieures. » L'asthénie peut être partielle : l'enfant fera très bien son devoir de langue maternelle, parce qu'il ne doit donner que peu d'effort, mais négligera aussi inconsciemment que totalement un problème qui l'ennuie. On appelle asthénique intermittent l'écolier qui, sous l'influence d'une journée pluvieuse ou très chaude, ou pour une cause intime (déception, colère)

se trouve en état de moindre réceptivité ; ce jour-là tous ses travaux seront quasiment nuls. On nomme enfin asthénique total (rêveur éveillé) celui que rien n'intéresse, ni classe, ni lecture, ni jeux ; ses leçons ne sont pas sues, ses devoirs mauvais. Prenez-le à part, guidez-le dans la solution d'un problème, il a compris presque aussitôt. Ses facultés sont donc suffisantes, mais la « curiosité d'esprit » lui manque totalement.

Ici, vous serez tous de l'avis du Dr Robin qui voit dans le « rêveur éveillé » un « distrait absorbé ». Cette paresse n'est qu'apparente, car le cerveau et l'imagination de cet asthénique sont le siège d'une activité intense, d'un rêve intérieur passionnant. La vie intérieure suffit à cet enfant : la classe, le jeu, tout lui est insupportable. C'est l'enfant qui, interpellé brusquement au milieu de l'exposé du maître, se lève tout éberlué, qui « tombe de la lune », qui ignore tout de la question traitée.

b) *Les instables*. — C'est une espèce très répandue sur les bancs d'école. Lisons le portrait de l'écolier instable par les docteurs Jean-Philippe et Paul-Boncour : « L'écolier instable ne peut fixer son attention, soit pour écouter, soit pour répondre, soit pour comprendre. C'est en vain qu'on le ramène au sujet : perpétuellement et malgré lui, son esprit se tourne ailleurs, et il est à noter que souvent son instabilité physique n'est pas moins prononcée que son instabilité mentale. Il saisit les explications qu'on lui donne en classe, mais on n'est jamais sûr de son attention. Elle se manifeste au hasard de n'importe quelle circonstance et s'évanouit de même, si bien que le maître voit cet écolier à l'instant tout yeux, tout oreilles, rester maintenant étranger à son enseignement. On le croirait venu en classe pour tout autre chose que pour écouter. »

Il y a deux formes d'instabilité : l'une motrice et l'autre physique. Dans le premier groupe, il faut placer Jean qui remue livres et cahiers, qui pose à chaque instant une question saugrenue, Etienne qui laisse tomber son livre pour avoir le plaisir de le relever, Jacques qui doit tailler son crayon, Georges qui répare sa plume.

L'instabilité psychique se manifeste dans le travail scolaire surtout : l'élève ne peut jamais fournir un effort suivi, ni continu, ni régulier. Ses devoirs seront tantôt soignés et achevés, tantôt incomplets et négligés. Son écriture sera heurtée, irrégulière.

Tels sont les groupes dans lesquels tous les « paresseux », qui ne sont pas des anormaux, trouveront place.

Les causes de la paresse.

Elles peuvent se ranger sous trois étiquettes : les causes physiologiques et pathologiques, les causes psychologiques et affectives, et les causes pédagogiques.

Les premières sont du domaine médical, je ne fais que les énumérer : hérédité, insuffisances glandulaires et respiratoires, faiblesse

de la vue et de l'ouïe, troubles nerveux, fatigue, autant de causes susceptibles de provoquer des défaillances intellectuelles qui engendrent la paresse.

Causes psychologiques et affectives. — L'enfant naît avec des aptitudes, des penchants, des tendances bonnes ou mauvaises. Ce complexe sera en contact avec le milieu, la famille. Le milieu familial dépend d'une série de facteurs sociaux, économiques, religieux, de la façon dont les parents conçoivent l'éducation. Que tous ces facteurs provoquent une éducation insuffisante ou maladroite et voilà un enfant prédisposé à la paresse scolaire. La description de l'enfant mal élevé que je reproduisais plus haut est la meilleure énumération de ces erreurs d'éducation. Pourquoi tant de retardés scolaires dans les meilleurs milieux de la société ? La vie telle que la conçoivent certaines familles dites « modernes » ou « à la page » n'a-t-elle pas de nombreuses exigences incompatibles avec une éducation bien comprise ?... cinémas, opéras, théâtre, week-end, tout cela conduit l'enfant à n'entrevoir de la vie que les charmes.

Comment cet enfant comprendra-t-il le devoir, puisque délibérément on le lui fait abandonner, pour qu'il puisse vivre de la vie trépidante de papa et maman ? Après on s'étonne des mauvaises notes, des échecs. Et ce sera l'enfant, le pauvre gosse qui essuiera les reproches les plus cinglants, et précisément sur les points auxquels il ne peut rien : « Nous qui ne te refusons rien ! »

Eh oui ! on ne refuse rien à ce garçon de 10, 12 ou 14 ans : il va à tous les cinémas, pour meubler son imagination... de toutes les histoires dangereuses et amORALES des films policiers où le bandit fait figure de héros. « Mais il est si raisonnable ! » Heureux enfant que doivent envier bien des hommes mûrs. Après... on s'étonnera de ce que cet enfant soit rêveur, de ce que les images d'un film l'intéressent plus que l'exercice de grammaire.

La bibliothèque paternelle est ouverte à cet enfant... pour meubler son esprit. Qui s'étonnera de voir le jeune garçon préférer le roman ou le livre instructif même aux livres de classe qui n'ont jamais eu d'attraits ? La même remarque s'impose pour l'internat qui sous le même prétexte, meubler l'esprit et l'imagination, autorise la lecture à toute heure... Le lendemain, les mêmes professeurs s'indigneront contre le « paresseux » dont les devoirs ont passé après la lecture. Ne serait-ce pas plus simple d'aider la volonté encore tendre de l'élève en limitant la lecture ? Est-ce tuer la personnalité de l'enfant que de lui donner des habitudes de travail ?

(A suivre.)

Alfred Repond.

